

thousiasme, mais vous n'avez donc pas vu de quel regard il couvait son melon? Son melon était comme l'œuf d'où allaient éclore mille petits bonheurs d'amour-propre, des émotions de vanité, des inquiétudes palpitantes; car, à chaque melon, cet homme joue sa réputation. Un mauvais melon le perd, le ruine, lui enlève la seule supériorité qu'il ambitionne. Oh! monsieur! si vous voulez avoir une vieille heureuse et pleine d'émotions, achetez vos melons vous-même. »

## ÉMILE SOUVESTRE.

### LA CHASSE AUX TRÉSORS.

Une tradition arabe, transmise par les pâtres ou les contrebandiers, a franchi les Pyrénées et s'est conservée dans les pays basques. Les bergers qui conduisent leurs troupeaux le long des gaves de la montagne racontent encore aujourd'hui que, bien avant Jules César, il existait un bronche ou sorcier, qui s'éleva dans les airs sur un dragon qu'il avait soumis, et arriva ainsi au rocher où dormait Debrua, l'esprit du mal. Il l'entoura neuf fois d'une chaîne magique, et l'obligea à lui faire connaître le roi des talismans, qui donne plaisirs, richesse et puissance. Debrua déclara au sorcier que, pour tout obtenir sur terre, il fallait se rendre maître de la mouche jaune de safran, laquelle se montrait tous les soirs dans un port (passage) des Pyrénées qu'il nomma; il l'avertit seulement que pour la prendre, il fallait tresser une résille avec les trois cheveux les plus près du cerveau et tremper cette résille dans la sueur et dans le sang. Le bronche fit ce qui lui avait été recommandé, et ne tarda pas à voir paraître la mouche jaune de safran. Il la poursuivit sept jours et sept nuits à travers les rocs, les halliers et les torrents, leur laissant autant de lambeaux de ses habits et de sa chair que les brebis, avant la tonte, laissent de flocons de laine aux buissons; enfin, il la vit se poser sur la cabane d'un berger qui était monté dans les pâturages. Il essaya en vain de parvenir jusqu'à elle; tous ses efforts ne purent décider la mouche à reprendre son vol. N'ayant donc plus d'autre ressource et s'étant assuré que personne ne pouvait le voir, il mit le feu à la cabane, et la mouche jaune de safran s'envola. Le bronche la suivit jusqu'à une prairie, où elle alla se poser sur une touffe de fenouil.

Comme il ne pouvait s'approcher d'une plante qui fait la guerre aux sorciers, il resta à quelque distance. Alors un jeune berger, qui gardait des chevaux dans la pâture, aperçut la mouche et la prit dans son bonnet. Le bronche, hors de lui, poursuivit l'enfant, le frappa de son bâton et le tua; mais au moment où il saisissait la mouche jaune de safran, elle lui fit une piqûre qui le rendit triste pour le reste de ses jours. Devenu plus riche que les labinas (fées) des gaves, il tomba dans la même langueur que ceux qui ont été recommandés par leurs ennemis à saint Sequayre, et mourut lentement comme si l'on eût coupé la mère racine de son cœur.

Les bergers basques ne disent pas ce qu'est devenue, depuis cette époque, la mouche jaune de safran; mais nous la retrouvons partout dans l'histoire du monde. N'est-ce pas elle que cherchaient les millions de combattants qui se précipitèrent sur la société antique, comme une avalanche d'hommes détachés du nord? N'est-ce pas elle encore que croyaient atteindre les hardis compagnons de Pizarre, de Sotto et de Cortez, lorsqu'ils s'enfonçaient, au galop de leurs chevaux, dans des régions ignorées où ils fauchaient les nations comme des blés mûrs; elle que voyaient sur la mer nos fabuleux flibustiers dont les blessures et la mort étaient officiellement cotées à cette bourse sanglante de la guerre? N'est-ce pas elle enfin que poursuivent, de nos jours, les pionniers de la Californie et tous les chercheurs de trésors, depuis les orpailleurs du Mexique et les monney-diggers des Bahama jusqu'aux fouilleurs de ruines de nos campagnes? La mouche magique des traditions pyrénéennes n'a point cessé un seul instant et ne cessera jamais d'attirer ici-bas tout ce qu'il y a de sensualités avides, de vagabondes témérités. Quiconque sent en lui la puissante impulsion des désirs inassouvis la cherche des yeux, la poursuit, comme le bronche, à travers les précipices, s'efforce de la saisir dans quelque piège pour lequel il a épuisé son cerveau, sa sueur et son sang, brûle pour l'atteindre la chaumière de l'absent, brise l'existence de l'abandonné, et périt misérablement au milieu de son triomphe, consumé par l'inguérissable fièvre de la satiété.

Et que l'on ne croie pas cette avidité particulière à certains temps ou à certaines races : nous la retrouvons toujours et partout. Si les païens ont la conquête de la toison d'or et du pommier des Hes-

pérides, les hommes du Nord la découverte du Sampo, talisman souverain qui procurait toutes les richesses, l'Orient ses anneaux magiques et ses lampes d'Aladin, les chrétiens ont eu la recherche du saint Graal, ce vase divin que le sang du Christ avait rendu fée, et qui assurait à son possesseur l'accomplissement de tous ses désirs. La science elle-même a entendu, dans ses retraites austères, les bourdonnements de la mouche jaune de safran, et elle s'est oubliée, pendant plusieurs siècles, à la recherche du grand œuvre. Aussi loin que la tradition peut remonter enfin, nous trouvons cette soif de la richesse comme une maladie générale, héréditaire, et c'est à elle qu'il faut attribuer la croyance populaire aux talismans et aux trésors.

## MADAME DE STAEL-HOLSTEIN.

### INFLUENCE DE L'ENTHOUSIASME SUR LE BONHEUR.

Il est temps de parler de bonheur ! j'ai écarté ce mot avec un soin extrême, parce que depuis près d'un siècle surtout on l'a placé dans des plaisirs si grossiers, dans une vie si égoïste, dans des calculs si rétrécis, que l'image même en est profanée. Mais on peut le dire cependant avec confiance, l'enthousiasme est de tous les sentiments celui qui donne le plus de bonheur, le seul qui en donne véritablement, le seul qui sache nous faire supporter la destinée humaine, dans toutes les situations où le sort peut nous placer.

C'est en vain qu'on veut se réduire aux jouissances matérielles, l'âme revient de toutes parts ; l'orgueil, l'ambition, l'amour-propre, tout cela c'est encore de l'âme, quoiqu'un souffle empoisonné s'y mêle. Quelle misérable existence cependant que celle de tant d'hommes en ruse avec eux-mêmes presque autant qu'avec les autres, et repoussant les mouvements généreux qui renaissent dans leur cœur, comme une maladie de l'imagination que le grand air doit dissiper ! Quelle pauvre existence aussi, que celle de beaucoup d'autres qui se contentent de ne pas faire du mal, et traitent de folie la source d'où dérivent les belles actions et les grandes pensées ! Ils se renferment par vanité dans une médiocrité tenace, qu'ils auraient pu rendre accessible aux lumières du dehors ; ils se condamnent à cette médiocrité d'idées, à cette froideur de sentiments qui laisse passer les jours sans en tirer ni fruits, ni progrès, ni souvenirs ; et si le temps ne sillonnait pas leurs traits, quelles traces auraient-ils gardées de son passage ? S'il ne fallait pas vieillir et mourir, quelle réflexion sérieuse entrerait jamais dans leur tête ?

Quelques raisonneurs prétendent que l'enthousiasme dégoûte de

la vie commune, et que, ne pouvant pas toujours rester dans cette disposition, il vaut mieux ne l'éprouver jamais ; et pourquoi donc ont-ils accepté d'être jeunes, de vivre même, puisque cela ne devait pas toujours durer ? Pourquoi donc ont-ils aimé, si tant est que cela leur soit jamais arrivé, puisque la mort pouvait les séparer des objets de leur affection ? Quelle triste économie que celle de l'âme ! elle nous a été donnée pour être développée, perfectionnée, prodiguée même dans un noble but.

Plus on engourdit la vie, plus on se rapproche de l'existence matérielle, et plus l'on diminue, dira-t-on, la puissance de *souffrir*. Cet argument séduit un grand nombre d'hommes ; il consiste à tâcher d'exister le moins possible. Cependant, il y a toujours dans la dégradation une douleur dont on ne se rend pas compte, et qui poursuit sans cesse en secret : l'ennui, la honte et la fatigue qu'elle cause, sont revêtus des formes de l'impertinence et du dédain par la vanité ; mais il est bien rare qu'on s'établisse en paix dans cette façon d'être sèche et bornée, qui laisse sans ressource en soi-même, quand les prospérités extérieures nous délaissent. L'homme a la conscience du beau comme celle du bon, et la privation de l'un lui fait sentir le vide, ainsi que la déviation de l'autre, le remords.

On accuse l'enthousiasme d'être passager ; l'existence serait trop heureuse si l'on pouvait retenir des émotions si belles ; mais c'est parce qu'elles se dissipent aisément qu'il faut s'occuper de les conserver. La poésie et les beaux-arts servent à développer dans l'homme ce bonheur d'illustrer son origine qui relève les cœurs abattus, et met à la place de l'inquiète satiété de la vie le sentiment habituel de l'harmonie divine dont nous et la nature faisons partie. Il n'est aucun devoir, aucun plaisir, aucun sentiment qui n'emprunte de l'enthousiasme je ne sais quel prestige, d'accord avec le pur charme de la vérité.

Si l'enthousiasme enivre l'âme de bonheur, par un prestige singulier il soutient encore dans l'infortune ; il laisse après lui je ne sais quelle trace lumineuse et profonde, qui ne permet pas même à l'absence de nous effacer du cœur de nos amis. Il nous sert aussi d'asile à nous-mêmes contre les peines les plus amères, et c'est le seul sentiment qui puisse calmer sans refroidir.

## STENDHAL (BEYLE).

### LE RETOUR DE L'ILE D'ELBE.

Hier soir, fort tard, j'ai reçu une lettre de M. C..., qui m'annonce qu'il a fait ma commission, et qu'aujourd'hui dimanche, sur les dix heures du matin, je trouverai à Lafrey quatre paysans réunis par ses soins : ces paysans furent témoins, il y a vingt-deux ans, de l'entrevue de Napoléon revenant de l'île d'Elbe avec le bataillon de la garnison de Grenoble. Là se décida le sort de l'entreprise la plus romanesque et la plus belle des temps modernes. Ce bataillon, envoyé par le général Marchand, commandant à Grenoble pour Louis XVIII, devait barrer la route à Napoléon, au point où elle est resserrée entre le grand lac de Lafrey et la montagne.

Grenoble, le 27 août.

Parti de Grenoble à cinq heures du matin par un temps délicieux, à neuf heures et demie je me suis trouvé dans le fameux pré parsemé de rochers qui s'étend entre le grand lac de Lafrey, le ruisseau qui sort du lac, et la montagne qui est à droite de la route qui conduit à La Mure. J'avouerai mon enfantillage, mon cœur battait avec violence, j'étais fort ému ; mais les trois paysans n'ont pu deviner mon émotion (le quatrième n'avait pu venir). Ceux qui étaient avec moi m'ont même regardé de travers une fois, comme n'ayant pas assez d'enthousiasme pour Napoléon. Les paysans m'attendaient chez M. Belon, aubergiste à Lafrey. Je suis venu à Vizille par l'ancienne route de Jarrye, la seule qui existât en 1815. Elle présente, au moment d'entrer à Vizille, une descente fort rapide : j'ai passé la Romanche sur le grand pont. Puis il a fallu grimper la terrible

rampe de Lafrey, qui a huit mille mètres de longueur, et huit à treize centimètres de pente par mètre.

Après avoir déjeuné rapidement à Lafrey, nous nous sommes portés à quelques centaines de pas sur la route de La Mure. Là, auprès d'une petite croix en bois, nous avons marqué par quelques rameaux de saules fichés en terre la position du bataillon de la garnison de Grenoble, que le général Marchand avait chargé d'intercepter la route. Par sa droite ce bataillon touchait la montagne ; son centre était sur la route, et l'extrémité de la gauche entraînait un peu dans le petit pré semé de gros rochers. Ce pré n'a que deux ou trois arpents. A quelque distance de la gauche du bataillon coulait le ruisseau qui sort du grand lac. Ce bataillon avait devant lui le lac et la montagne, qui le serre de telle sorte à droite, qu'il n'y a que tout juste la place de la route.

Je parlais très-peu ; mes paysans discutaient entre eux, et heureusement n'étaient pas toujours d'accord. J'avais fait apporter trois ou quatre bouteilles de vin, et nous nous sommes assis plusieurs fois ; j'avais soin d'être altéré quand je voyais quelque point douteux.

Comme je marquai par un petit rameau de saule la place à laquelle Napoléon s'est arrêté dans le pré, à une petite portée de fusil du bataillon, et vis-à-vis sa gauche :

« Ce n'est pas un petit rameau qu'il faut ici, » s'est écrié un des paysans. Ses yeux brillaient ; et il est allé couper sur un vieux saule une grande branche de plus de douze pieds de hauteur qu'il a plantée au lieu précis où Napoléon s'arrêta. Un jour il y aura dans cet endroit une statue pédestre de quinze ou vingt pieds de proportion, précisément avec l'habillement que Napoléon portait ce jour-là.

Voici ce qu'il avait fait avant d'arriver en ce lieu. La veille, il avait bivouaqué avec sa petite troupe sur une colline, dans les environs de La Mure. Le véritable point de défense contre lui était le pont de Ponthaud, à une lieue et demie de La Mure. Ce pont ne fut pas occupé. Napoléon partit sur les dix heures du matin : il vint au village de Pierre-Châtel, ensuite au village de Petit-Chat ; il suivit la montée du chemin qui conduit à Lafrey, et enfin arriva au point culminant. Là il n'y a de place que pour la route entre la montagne et le grand lac de Lafrey.

Arrivé à ce point culminant, il aperçut le bataillon des troupes royales qui barrait la route ; le sort de la France et le sien allaient se décider. Il suivit encore pendant quelque temps la route qui descend vers Lafrey. Puis, avec sa petite troupe, il fit un *à droite*, entra dans le pré, et vint occuper la position qui sera un jour marquée par une statue. Le nombre de ses soldats ne s'élevait guère qu'à deux cents ; beaucoup étaient restés en arrière : mais cette petite troupe marchait environnée de paysans remplis d'enthousiasme.

Un quart d'heure après qu'il fut arrivé au point que nous avons marqué par une grande branche de saule, Napoléon envoya le général Bertrand au bataillon des troupes royales. Le général Bertrand trouva que le chef de bataillon qui commandait avait été en Égypte, et même avait été décoré par Napoléon ; mais ce brave homme lui annonça que, la France obéissant maintenant à un roi, il ferait feu sur les ennemis du roi qui s'avanceraient vers son bataillon.

« Mais, dit le général Bertrand, si l'Empereur se présentait lui-même à vous, que feriez-vous ? Auriez-vous bien le courage de tirer sur lui ? »

— Je ferais mon devoir, » répondit le chef de bataillon.

Un des paysans que j'interroge se trouvait entre la position occupée par le bataillon et celle que l'Empereur avait prise : il croit que le général Bertrand essaya de parler à quelques officiers, et même aux soldats : ce qui eût autorisé le feu sur lui : mais le général ne réussit pas à produire un mouvement. Il retourna vers l'Empereur. Les choses en restèrent là pendant une heure, suivant l'un de mes paysans, et pendant une demi-heure seulement, s'il faut en croire les deux autres.

Il est probable que le général Marchand avait composé ce bataillon de ce qu'il avait de plus vigoureux dans la garnison de Grenoble, et qu'il en avait donné le commandement à l'officier le plus ferme et le plus inaccessible à l'enthousiasme pour l'Empereur.

Mais les soldats voyaient leur Empereur depuis une heure, il était à une petite portée de fusil. Si tout le bataillon fait feu sur lui en même temps, il tombe, il n'y a pas de doute, se disaient les soldats ; et voyez comme il est tranquille : il sait bien que nous ne le tuons pas.

La probabilité de faire feu sur l'Empereur était tellement loin de toutes les imaginations, que l'espace qui s'étendait entre l'Empereur et le bataillon se remplit rapidement d'une foule de paysans. Ils ne cachaient point leur enthousiasme et distribuaient aux soldats du bataillon les proclamations de l'Empereur.

A ce moment on vit un jeune officier arriver au galop de Lafrey. Mes paysans ne savaient pas son nom, mais on peut supposer que c'était M. Randon, aide de camp du général Marchand.

Peu après, Napoléon s'avança vers le bataillon et prononça les phrases que l'on trouve au bulletin.

« Il ouvrit sa redingote, disent les paysans, et eut bien le courage de dire en découvrant sa poitrine :

« Si quelqu'un de vous veut tuer son Empereur, qu'il tire. »

Il y avait une petite avant-garde composée de quelques hommes placée en avant du bataillon ; l'aide de camp fit le commandement de *en joue* et *feu*. Un des soldats se trouvait à demi-portée de Napoléon et l'avait mis en joue. En entendant le commandement de feu il retourna la tête, et dit :

« Est-ce mon chef de bataillon qui me commande de faire feu ? »

— *Feu*, » répéta l'aide de camp.

Le soldat répliqua :

« Je tirerai si mon chef de bataillon me dit de faire feu. »

Le chef de bataillon ne répéta pas le commandement de feu ; le soldat releva son fusil.

Voici, ce me semble, le moment décisif :

Le chef de bataillon, ému par les paroles de l'Empereur qui avait continué à parler et lui rappelait les batailles d'Égypte, ne s'opposa plus à ce qu'il s'approchât, et l'Empereur, lui rappelant des circonstances personnelles à lui, chef de bataillon, l'embrassa. A ce moment, les soldats du bataillon de Grenoble, qui suivaient d'un œil avide tous les mouvements de l'Empereur, enchantés d'être délivrés de la discipline, se mirent à crier : « Vive l'Empereur ! » Les paysans répétèrent ce cri, et tout fut fini. Les larmes étaient dans tous les yeux. En un instant l'enthousiasme n'eut plus de bornes. Les soldats embrassaient les paysans et s'embrassaient entre eux.

H. A. TAINÉ.

LE POUVOIR DES VERS.

Beaucoup de gens disent quand on leur offre un volume de vers : « Ce sont des vers, je n'en lis pas ; à la bonne heure, si le livre était en prose. » Ils font bien, car presque toujours l'ouvrage n'est que de la prose gênée par les vers. Un homme au collège s'est laissé dire qu'un vers est une ligne de douze syllabes sans élision, laquelle finit par un son pareil à celui de la ligne voisine ; tout le monde peut fabriquer des lignes semblables, c'est affaire de menuiserie ; d'ailleurs il se souvient qu'il en a fait en latin, presque aussi bien que Claudien, bien plus joliment que Virgile ; maintenant que le voilà inspecteur des douanes, officier en retraite, il rabote et aligne des vers, compose des fables, traduit Horace, exactement comme d'autres, ses confrères, confectionnent des boîtes et des bilboquets avec un tour. Pour moi, j'aimerais mieux être obligé de commander une armée, que d'écrire ces terribles lignes non finies ; je trouve plus difficile de composer six beaux vers que de remporter une victoire ; en pareil cas du moins j'aurais la chance d'avoir un imbécile pour ennemi ; mes généraux me remplaceraient ; et il y a telle occurrence où les soldats tout seuls ont gagné la bataille. Mais trouver six beaux vers sont tout autre chose que des lignes non finies. Je crois que s'ils ont tant de puissance, c'est qu'ils remettent l'âme dans l'état sensitif et primitif. Ceux qui ont inventé le langage n'ont point noté les objets par des signes abstraits à la façon des algébristes ; ils ont joué en leur présence et pour les exprimer un drame figuratif et une pantomime ; ils ont imité les événements avec leurs attitudes, avec leurs cris, avec leur regard, avec leurs gestes ; il les ont dansés et chantés. Un poète indien, dit la légende, vit tomber

H. A. TAINÉ.

887

à ses pieds une colombe blessée, et son cœur soulevé en sanglots ayant imité les palpitations de la créature mourante, cette plainte mesurée et modulée fut l'origine des vers. Encore aujourd'hui, sous tant de raisonnements accumulés, la nature sympathique persiste. Notre corps se redresse à la vue d'un noble chêne ; notre main décrit une ligne immense à l'aspect d'une eau ployante et penchée ; notre pas se mesure sur le rythme d'un air que nous entendons. Les sons nous pénètrent et retentissent en passions au plus profond de notre cœur ; le monde extérieur trouve encore son écho en nous-mêmes, et notre vieille âme entourée et façonnée par la grande âme naturelle palpite comme autrefois sous son contact et sous son effort. C'est pour cela que l'homme qui peut traduire sa pensée par des sons et des mesures, prend possession de nous ; nous lui appartenons et il nous maîtrise ; nous ne lui donnons pas simplement la partie raisonnante de notre être ; nous sommes à lui, esprit, cœur et corps ; ses sentiments descendent dans nos nerfs ; quand l'âme est neuve, par exemple chez les peuples jeunes et barbares, il est puissant comme un prophète ; Eschyle renvoyait ses spectateurs « tout agités par la furie de la guerre. » Et nous, aujourd'hui si âgés, si lassés, si dégoûtés de toute pensée et de tout style, nous recevons de lui une sensation unique qui nous reporte dans l'étonnement et la fraîcheur des premiers jours.